

TE(E)N YEARS AFTER

FRANCOIS ROCHE

TE(E)N YEARS AFTER

Les architectures hérétiques

Par Mehrad SARMADI

merci à l'ange noir, « Sie... »

Relaps par Mehrad Sarmadi

&

Biotopes, 1990-1995

Intermède

Génétiques, 1996-2001

Intermède

Jedi, 2001...

Polémiques

Epilogue

Te(e)n Years After

Relaps

Je voudrais enfin traverser quelques lignes sans tomber dans la chiennerie qui guette habituellement, et je le sais, mon propos.

Je ne cherche pas à prendre le ton de la confidence afin de rendre mon introduction plus lascive, ni pour donner à mes phrases plus d'importance qu'elles ne méritent, mais le plaisir de la polémique, si j'avais quelque chose à écrire sur sa juste place dans une vie, est assez comparable à ces jouissances ternes et modestes qui

parsèment les existences mornes et anodines. En somme, rien de bien terrible.

Te(e)n Years After

La main de fer, avec ou sans gant de velours, ne vous procure que des satisfactions solitaires, amertumes tenaces et frustrations inutiles. On finit toujours par se lasser de ses textes chargés en vitriol, brûlots virant au tiède et sombrant dans l'ennui qui vous valent tout de même quelques haines trentenaires et imprescriptibles.

La pensée du contre, en gros, n'est pas aussi excitante qu'on l'imagine. Surfaite, rabâchée, littéraire, je ne suis pas sûr qu'en faire l'économie serait forcément s'appauvrir.

Se pendre au-delà de ses trente ans pour le dernier des Mohicans relève à la fois de la naïveté et de la forfanterie. La forfanterie peut être amusante mais les discours à l'épate, les airs de battage et la petite agitation du militantisme font penser aux manifestants de rue besognant péniblement quelques slogans décrépits, cortèges de gauchistes et soixante-huitards attardés jamais

remis de leurs illusions révolutionnaires et progressistes. Voilà un sujet qui fait régulièrement partie de mes favoris, je l'évoque volontiers - presque à chaque reprise- mais ne le recommande pas aux âmes sensibles.

Te(e)n Years After

La fièvre de la polémique, pourtant, reste encore ce qui me lie le mieux à quelques rares complices. De cette fièvre, on tire plutôt les plaisirs de la fièvre que les plaisirs de la polémique. « On préfère les batailles aux victoires et ne déteste pas les défaites » dirait François Nourissier. Cela fait réfléchir. Ce Claude Parent de la littérature dit aussi qu'il faut tenir ses comptes, citer ses références, revenir vers les amis.

Je leur dois sans doute beaucoup, à l'un et à l'autre. Parent et Nourissier, une vie ne peut pas suffire.

J'aime donc les idées qui agitent. Dix minutes de lucidité ou plusieurs heures d'analyse chez le docteur M. m'apprendront probablement ce que je sais déjà depuis le milieu des années quatre-vingt

dix : mon amitié pour François Roche n'est pas très éloignée de mon penchant obsessionnel pour les esprits libres.

A peine une dizaine, un échantillonnage incohérent et des rencontres fortuites, ils forment aujourd'hui quelques rares relations étranges et atypiques dont un patron de bar excentrique et un poète cynique sont les héros favoris. Autant d'affections qui agacent ou font sourire. La petite bourgeoisie à l'esprit étreint dont je suis natif, les penchants moralistes et l'éternelle peur de mourir qui la

Te(e)n Years After

caractérisent, tout cela ne donne jamais que de pâles inimitiés et quelques connivences de circonstance que l'on abandonne sans regret à l'oubli des souvenirs.

« Aux faussement vertueuses, je préfère les franchement malsaines » confessait Bukowski. Les gentils ne sont pas toujours les gentils et la compagnie des caractériels, asociaux, provocateurs et non-conformistes vous préserve au moins de l'ennui, mais pas nécessairement de l'isolement ni de l'inévitable mépris pour chaque loser relooké en

SDF-chic et érigé aussitôt en artiste. A la longue, j'en ai aussi ma claque de ces animaux de foire comme de la bourgeoisie hypocrite qui les anime, marre de ce cirque pathétique.

J'aime mieux lire.

Reste tout de même ce goût du risque que les Parent-Nourissier-Bukowski nous ont transmis et qui animent aujourd'hui quelques rares talents insolites comme R&Sie... ou plus modestement quelques improbables têtes brûlées dont je fais partie.

Te(e)n Years After

Mais sait-on jamais s'il s'agit bien du « goût du risque » ? Cent fois à la bataille, d'interminables empoignades à se payer les arrivistes, médiocres et sous-

fifres qui vous poussent parfois à la fuite, contraints à l'exil, ces moments où jetés dans l'arène on en sort la queue basse et remplis de dépit, cela fait bien peu de répit avant que l'inéluctable

marginalisation soit enfin accueillie comme une retraite paisible.

Pourquoi ne pas en finir avec ces paris que l'on prend de plus en plus souvent et perd de plus en plus vite ? Allez savoir. Déterminisme génétique, déceptions amoureuses vengées tant bien que mal sur les confrères et anciens amis, dégoûts, colères, plaisirs -Ah, oui !- tout cela multiplié par dix, et enfin la surprise de voir les colosses aux pieds d'argile se briser dès lors que vous êtes trop loin, trop haut, trop vif. Pour de tels moments, on voudrait damner et mourir sur le bûcher de l'hérésie. Je retire tout ce que j'ai pu écrire contre les jouissances de la polémique : voilà enfin une vie qui vaut mieux qu'une autre vie.

Mehrad Sarmadi

Biotopes 1990-1995

Te(e)n Years After

Entropie 1991

L'urbanisation du XXIème siècle couvrira 50% des terres de la planète pour 80% de ses habitants. Sorte de continuum d'activités humaines, sans début ni fin, sans centre ni périphérie. Cette surface uniforme, grise d'enchevêtrement de réseaux, de pavillonnaires, d'illusoires « espaces verts » et de quelques totems sera l'héritage du XXème siècle.

Certes, notre grande clairvoyance nous aura poussé à protéger quelques fragments noyés dans ce tissu, par ici quelques hectares de forêt amazonienne, par là un Rockefeller Center, Pigalle, le Zoo de Londres...

Et face à cette urbanisation proliférante, quelques territoires vierges en réalité inhabitables : vallée de la mort, océan Arctique, Grand Erg occidental et j'en passe.

Rappel des faits : il fut un temps où la cité s'ancrait là où le topo pouvait contenir, défendre, alimenter la vie. Un contrat d'urbanité reliait le développement de la cité à sa sécurité et cimentait le contrat social.

L'occupation foncière était de fait une jouissance protectrice, un droit à la vie. La cité, par son autonomie défensive et politique, instaurait avec la nature des rapports d'altérité et de dépendance. Mais l'équilibre précaire entre ces deux états distincts, la ville et l'en dehors de la ville, n'a pas pu résister au nouveau concept de territorialité de l'état nation.

L'unité géographique de la cité ne se superposant plus à celle politique, elle n'avait plus de raison de la contenir. Le principe d'équilibre rompu (cité/nature) signait simultanément la mort de l'une et la naissance de l'autre, du glissement de la cité à la ville, de l'unité limitée à celle extensive. L'entropie devenue planétaire, nous assistons à la recherche d'un nouveau point d'équilibre, thermodynamique, où les formes d'enclassement, d'aspiration réciproque et de

gaspillage entre nature vacante et densité humaine ne font que commencer.

En 2050, 80% de la population mondiale sera urbaine. Une nouvelle culture urbaine est à développer et ce n'est pas tant l'opposition entre la ville et son en dehors qui nous intéresse que la nature même de la ville dans ce nouvel écosystème de frottements contingents.

Te(e)n Years After

« *Mimesis* » 1992

¹ ...ça procède par variation, expansion, conquête, traversée, recyclage, adaptation, imitation, capture, baiser, modification... C'est un rapport à l'animal, au végétal, au monde, au politique, à l'artifice, en ligne de fuite.

Une petite machine de guerre, pistolet automatique de combinaisons, d'associations beaucoup plus importantes que l'innovation, machine de rêves, en butte contre les méthodes, les messianismes, les utopies factices de bonheur, l'état naturel, les symboles, les progrès quand ils sont illusoires. Quand tout a basculé pour de bon dans n'importe quoi, le grand froid, la guérilla urbaine et tout le bordel, reste un sixième sens, des terminaisons nerveuses et des réflexes de défense.

...ça ne prend pas le maquis, ne fait pas de la résistance. C'est un principe de réalité qui ne cherche pas à avoir raison contre le quotidien du désordre mais marche gaiement sur ses décombres, ça vit au grand jour

¹ F. Roche & O. Zahm

...ça bricole, recycle, recompose en tous sens historiques, ça fait rêver ce qui existe, ça n'invente pas, ça vibre dans la forme des histoires et des langues locales, petits contes, provisions de fables et récits obtenus par collage de dernière minute. Rêve de matière, de climats sociaux, de terrains vagues et d'intimité rehaussée. C'est méchant aussi, pas vraiment prêt à plier et à se taire. Et puis c'est naïf et plein de trouvailles, obligé de se frayer un chemin à travers le monstrueux dépôt du bric-à-brac social...

Te(e)n Years After

Habiter 1993

Etat des lieux : une porte cochère, un premier code, de l'espace public à l'immeuble. Un deuxième, quelques mètres plus loin, l'entrée du bâtiment N°1, de la copropriété à la cage d'escalier. Au quatrième, c'est une porte-blindée-trois-points-serrure-Fichet, syndrome maladif de la sécurité, un premier motif de solitude.

Isolé du monde, dans la bulle de survie, étanche, climatisée, insonorisée, il ne reste plus qu'à faire gueuler la T.V, seule fenêtre ouverte sur l'extérieur de cet abri, deuxième motif de solitude.

Te(e)n Years After

Et dans cet ennui, on se prend à rêver du temps où l'escalier inhalait la cuisine de la concierge, du temps où le bruit de la rue nous parvenait encore, du temps où le voisin du dessus s'occupait de nos insomnies, du temps où l'architecture participait à la sociabilisation des groupes humains et non à leur atomisation, du temps où les nuisances, les odeurs, les bruits, les conflits, les frôlements inscrivaient

nos propres sensations dans un processus d'échange.

L'évolution du logement ne s'est limitée qu'à la surdéfinition et à l'individualisation de son espace et de son confort. Du tout à l'égout antique, à l'innervation XIXème (eau et gaz à tous les étages), de l'hygiénisme début du siècle à la surenchère « crise pétrolière » (isolation phonique, climatique...) de l'hypertrophie télématique à la pizza à domicile, l'acte d'habiter s'est orienté de gré ou de force vers une fonction réduite, utérine, du replis sur soi, dans la négation de l'en dehors.

Te(e)n Years After

L'architecture, en participant à ce processus d'atomisation, n'a fait que le radicaliser. Pas étonnant que dans ces conditions la T.V fasse un tel tabac.

Face à cette dérive « carcérale » et à cette glaciation fonctionnelle, il serait légitime de réévaluer l'énonciation architecturale de la

domesticité au regard des espèces corporelles qui l'habite.

Pour exemple, qu'on se souvienne de la coupe sociale d'un immeuble XIXème où se côtoyaient l'artisan et la famille du concierge au rez-de-chaussée, les riches bourgeois au premier, les petits bourgeois au second, les commerçants du rez-de-chaussée au quatrième, les pauvres au cinquième, et le chat sur le toit. Ou deuxième exemple, qu'on se souvienne de l'activité sur la terrasse haute, séchoir à linge...

Te(e)n Years After

La fonction habiter est une fonction de complexité, fonction d'interface entre soi et le monde extérieur, d'usage et d'échange. À trop vouloir mettre en scène une fonction de replis, fut-elle livrée aux dernières technologies du confort, on a oublié son rôle de médiation. C'est dans le mythe entretenu de la propriété indivisible que naissent les tireurs-barres-années-soixantes. Le bruit les dépossédant de leur bien et le contrat d'isolation rompu, aucun

garde-fou collectif ne peut enrayer le fusil à pompe. L'empilement de logements ne peut servir de ciment social, fut-il de béton.

Aux architectes alors de proposer des lieux intermédiaires de la domesticité, ni totalement dedans, ni totalement dehors, d'offrir des lieux qui puissent servir comme antidote à la délocalisation télématique, à l'illusion d'autonomie, des lieux rechargés de corporalité, de frottement, d'échange transitif entre l'individu, le groupe et son environnement (autre que la cage d'ascenseur...)

Le système de production du logement n'a privilégié qu'un stricte rapport privatif (y compris en location), flattant le citoyen là où il est le plus fragile (sur ce sentiment de propriété) et minimisé de fait, pour des ratios de rentabilités, toute interface entre la rue et la cellule. (Les systèmes d'aides ne font qu'accentuer cet état de fait en indexant le crédit au seul critère de la surface privative).

Le logement s'est donc à la fois atomisé dans l'espace et dans l'usage, sur un mode commun d'isolement. Réhabiliter ce concept de

voisinage, de mixité, de bruits, de nuisances, c'est certainement réenclencher le premier atome de la collectivité.

Il suffirait simplement que l'architecture domestique évite de superposer au contrat social un contrat spatial factice.

Te(e)n Years After

L'ombre du caméléon 1994

Je connais des gens qui sont nés avec la vérité dans leur berceau, je ne leur ressemble pas.

Certains détiennent un credo, une mission, une pensée, d'autres la plagient dans une idéologie de faussaire. Je ne suis ni des uns ni des autres, je m'intéresse aux chemins multiples, complexes, où l'architecture ne se draperait plus de son autonomie princière et se nourrirait enfin des territoires qu'elle était sensée dominer. Mais loin d'être fier de voir au milieu des aveugles, je tiens pour peu de chose la faculté de voir si celle-ci n'est pas partagée.

Te(e)n Years After

Les architectes ont invariablement incarné la domination de l'homme sur la nature, de la ville sur l'écosystème, du plein sur le vide. Le territoire n'a finalement été, au mieux qu'un objet trouvé, au pire un alibi, corvéable à merci, et notre métier semble s'être isolé, égoïste et nombriliste, limité à des exercices de style et des querelles de chapelle.

L'architecture, née dans le berceau des utopies, ne s'est jamais débarrassée de sa gangue perverse, auréolée de prédiction progressiste et de futur meilleur...

L'histoire existe

Enfants des années 70, « d'après la bataille », orphelins des maîtres-penseurs, que nous reste-t-il à produire dans un monde qui n'est pas fait pour nous ? Nos réquisitoires, condamnés à être déformés, récupérés, détournés par cette génération « qui-a-pris-la-parole », passent inaperçus.

Te(e)n Years After

Aveuglée de ses combats perdus, elle se refuse à en décoder les exigences et la substance, et par le brouillage qu'elle entretient, instrumentation de son propre pouvoir, elle ne fait que retarder sa chute. Le siècle à venir ne sera pas le sien.

Mais à vouloir reconstruire un univers qui ne soit pas emprunté, ni par ceux qui « savent », ni par ceux qui simulent, la marginalisation, si l'on n'y prend garde, nous guette.

Dans un système qui n'a de souci que son propre miroir, peu se doutent que l'objet d'architecture ait à ce point imposé, inutile

donc de s'accrocher à ce qu'il fût ou à ce qu'il devrait être. Situé à l'intersection d'enjeux politiques, de tensions économiques, territoriales et sociales, aiguillonné par de constantes mutations technologiques et industrielles, il est irréversiblement condamné à être tiraillé et déchiré en tous sens.

Te(e)n Years After

Et pourtant rien ne justifie qu'on prenne le parti éclectique d'un tel état de fait, dans la revendication aveugle du chaos généralisé. Bien au contraire, celui-ci appellerait à l'exacerbation de choix éthico-politiques ¹ qui puissent réinvestir des processus de sens et inverser le gaspillage auquel on assiste.

Que la lecture des lieux et des milieux devienne l'essence même de l'acte.

Que les credo, les individualismes soient contorsionnés, infiltrés, enchâssés sur et contre ce qu'ils s'apprêtaient à détruire.

Que les effets de style savamment ressassés soient à l'écoute des équilibres territoriaux

¹ D'après *Schizophrénie analytique*, Félix Guattari

préalables : de l'ordre du climat, du vent, de l'usure et des saisons, des pleins et des vides, du temps et de la matière première, dépouillés.

Que finalement nous apprenions à en faire MOINS pour faire AVEC.

Te(e)n Years After

La nostalgie est une arme ¹

Il nous faut réinventer une architecture, animiste, sensuelle, primitive, politique, antidote aux aveuglements d'une modernité bavarde, à la fois optimiste et lucide face aux constats d'inquiétude d'une planète en feu.

Réinventer une architecture, nullement pour relancer un style, une école, une théorie à vocation hégémonique, mais pour recomposer, dans les conditions d'aujourd'hui, l'énonciation même de notre métier.

Les paysages, fussent-ils urbains, périphériques, naturels ou labourés ont des codes topographiques, affectifs, climatiques.

¹ *Génération X*, Douglas Coupland

C'est à travers ces lieux et ces milieux qu'il nous faut opérer. Evidemment, leurs constitutions ne se livrent qu'à ceux qui prennent le temps d'y rester, parfois même d'y vivre. Le « code génétique de la

Te(e)n Years After

territorialité » n'est pas une recette à estampiller, un label *politically correct*, pour *yuppies* en mal d'idéologie mais un processus de contact à renouveler sur chaque expérience.

Rendre visible ¹

N'y voyez rien de bucolique, de gentiment écolo, d'alibi végétal, la graine à la main. Ce processus d'infiltration nécessite des moyens d'intervention qui soient à l'échelle des territoires empruntés, ainsi qu'une rééducation de notre raison d'être.

Ce plaidoyer pour une architecture du temps et de l'usure, des sens et du sens, à la fois humaine et territoriale, n'aurait pas de matière

¹ Paul Klee

si nous ne pouvions l'enrichir de nouvelles compétences entre la cartographie, la géologie, la reconnaissance raisonnée des préalables et l'évolution des technologies afin

Te(e)n Years After

de produire non pas de cette cuisine réchauffée et stérile des académies, fussent-elles « contemporaines », mais de fruits et de légumes frais, de viandes et de poissons frais, une architecture sur le tranchant de l'art -et de l'histoire- de ce siècle ¹.

Par un emballage photosensible aux proximités, par une refonte de sa fonction première, elle limiterait ainsi sa « vocation » d'isolement, pour se plier aux variations des climats, des atmosphères, des topographies et des usages dans un réquisitoire transformiste.

Moins est une possibilité

Lancinante est cette nécessité de se tenir proche de ce qui nous redonnerait le sens des

¹ D'après *Document n°3*, Peter Fend

responsabilités, à l'égard de notre propre survie et dans un sentiment de fusion avec les éléments¹. Le monde aristotélien des

Te(e)n Years After

apparences, des artefacts, ne serait-il pas finalement tout aussi valide que celui des idées et des concepts.

Il nous suffirait simplement de composer avec ce réel, qui reste malgré tout notre seul abri, dans une intercession entre nos propres désirs et ce qu'ils étaient sensés dominer.

¹ D'après *Chaosmose*, Félix Guattari

Te(e)n Years After

Situations 1996

Je me souviens des dernières paroles de Guattari fin 80 qui associait cette décennie aux années de l'hiver et de la glaciation. Il est mort avant de voir celles qui suivaient, ou l'individualisme voire même les petites lâchetés en sont le fond de commerce.

Boursoufflement de l'ego manipulé par les institutions malades qui nous font marcher sur les frêles béquilles de la reconnaissance inutile.

Génération des soi-disant années glorieuses,
née sur les barricades, qui fière de son échec
idéologique s'accroche aux

Te(e)n Years After

rênes du pouvoir et du discours, moralistes et
obscènes.

Que de manipulations dans le reflet d'un
miroir déformant qui nous ghettoïsent un peu
plus chaque jour. Otages des labels, des primes
au succès, des cocktails et des baisemains.

L'architecture, rien d'autre qu'une société
d'élégants sympathiques sirotant non sans
cynisme la coupe de leur propre inutilité. Et si
nous assistions schizophrènes à notre propre
relégation. Et si finalement nous ne servions
plus à rien ? Et si finalement tout notre petit
outillage nourri sur les expériences de ce siècle
était déconnecté, en roue libre, académisé et
instrumentalisé ?

Les architectes n'ont jamais eu à leur
disposition un arsenal (c'est le cas de le dire) de
formes et de codes esthétiques aussi développés
et multiples qu'aujourd'hui. On comprend donc

la fascination de produire son bâtiment au
firmament de l'esthétique

Te(e)n Years After

(qu'elle soit déconstructiviste, moderne, écolo,
industrielle et j'en passe) sans s'apercevoir que
la nécessité de faire de l'architecture est
ailleurs que dans les énièmes problématiques
de style.

Les bateleurs et badineurs en tout genre n'ont
jamais été aussi puissants que dans le
brouillage qu'ils alimentent à relayer ces objets
labellisés culture comme caution de leur propre
importance, otages des codes des marchés
publics et de leur fausse transparence, à la fois
dans leur attribution et dans leur montage.

En dernier maillon de la chaîne de
production, on nous invite à dessiner les
« programmes programmés », verrouillés, sans
que nous puissions remettre en cause leur
validité, leur situation et leur coût, leur
inscription territoriale et humaine.

Kidnappés par un milieu de professionnels du
bâtiment, instrumentalisés par les

Te(e)n Years After

institutions, l'architecture et l'architecte ont rarement -en France- été aussi serviles.

Et Chronos mangeait ses enfants

Remontons le cours du temps.

Mimesis

Par pure nécessité représentative, l'architecture a besoin de formes et de signes.

Qu'ils soient contingents à sa propre histoire ou puisés en temps réel, dans le vivier d'une société, ils obéissent dans leur mise en scène à des lois syntaxiques prédéterminées : « Du bon usage de la forme pour architectes vertueux ».

On ne compte plus les petits et grands traités, les méthodes édictées en bible de la composition et du style (aujourd'hui évidemment remplacés par les revues de l'autopromotion) qui donnent à construire ces mêmes signes avant de donner à penser.

Te(e)n Years After

L'imitation étant la courroie de transmission de l'acte de bâtir, fait de ces signes et formes admises, les mouvements esthétiques ont toujours statué sur leurs propres référents, ceci afin d'en ériger les canons à suivre. Opérants, parce que symboliques, ils en creusaient d'autant plus la capacité de formulation qu'ils en étaient constitutifs (de l'ordre des modèles antiques, de leur imitation renaissance à leur détournement maniériste, aux modèles modernes et prémodernes, du paquebot transatlantique aux ouvrages métallurgiques, des mythes « fonctionnels » au postmodernisme et finalement à la fascination du chaos...)

Cela n'a été en fait qu'une affaire de digestion, de permutations successives à partir de référents et artefacts liés en temps réel aux contacts d'une société et réintroduits dans le champ spécifique de l'architecture. Il était un temps où le métier

Te(e)n Years After

de l'architecte s'opérait en mimésis de ces « signaux précurseurs ».

Le relativisme des cultures, la crise des grands récits progressistes, le pied d'Armstrong dans la poussière en direct live un certain juillet 69, l'indéterminisme et la fin des entropies humaines nous ont laissé sur le carreau, orphelins. Le mythe embryonnaire du réseau, de l'interactivité, du « multimédia » et de la délocalisation ne paraît pas se nourrir de ces mêmes signaux élémentaires faits de références visibles.

D'un métier asservi « aux règles de l'art », sur catalogue, avec quelques recettes en poche intrinsèquement porteuses de sens, nous plongeons dans une ère qui ne se laisse plus coder ni décoder. Sans lexique, ni manuel, l'architecte ne peut plus se livrer aux arrangements savants « des volumes sous la lumière », son écriture tourne à vide.

Les signaux ne sont plus donnés à priori comme références symboliques mais à

Te(e)n Years After

découvrir en temps réel, en chevauchant à cru un animal convulsif.

On comprend dans ces conditions la tentation de se replier sur un microlangage et de substituer à la perte d'un catalogue collectif ses propres obsessions personnelles.

Mais Cette « liberté », si elle ne passe que par la célébration d'un individualisme « créatif », ne sera qu'un avatar de plus dans la longue litanie des erreurs de la modernité. Quand les signes viennent à manquer, leur profusion factice, de l'ordre des simulacres, semble d'autant plus suffocante.

Et si nous nous laissions dominer plutôt qu'asservir. Et si le réfèrent était non pas inscrit sur les tables des lois mais, ici et maintenant, sur le site même, sur le territoire même du projet.

Et c'est au travers de ces substances mêmes des lieux et des milieux qu'une pensée sur la ville peut émerger.

Te(e)n Years After

D'avant-garde en avant-garde hégémonique, dans une succession de messages prophétiques, l'architecture a ainsi toujours rêvé d'un monde en décalage total avec son cadre de production et paradoxalement s'est le plus souvent asservi dans les actes à celui-ci ainsi qu'aux seuls critères d'un savoir technico-économique nécessaire à sa fabrication.

Cette schizophrénie entre l'idée et l'acte explique en grande partie l'échec patent de nos villes. Ce malentendu, qui nous rend sympathique dans nos convulsions psychonombriistes, a tellement brouillé les pistes qu'il nous est difficile de discerner, à la lecture de la production, ce qui reste de la prétention sociale et humaniste. Si l'architecture n'a pas su ou pas pu substituer à la culture contemporaine de l'effraction une culture du lieu, plus attentive à ce qu'elle « bulldozerisait », c'est que le vers était à l'origine dans le fruit. Une erreur génétique.

Te(e)n Years After

Les nombreuses « orthodoxies esthétiques » nées des poubelles des idéologies et dans

l'antichambre de la raison sont non seulement devenues aujourd'hui inopérantes mais aussi criminelles au regard de leur décalage avec la société. L'imitation, courroie de transmission du savoir architectural donc, n'a plus d'autres repères que la surconsommation, l'abus du design et du référent culturel autoréférentiel et consommé.

Mais l'éclectisme de surface n'est que le travestissement d'un académisme qui n'a de cesse -malgré sa profusion- de déterritorialiser l'architecture.

A la culture de la forme, il faudrait substituer une culture du lieu, en extraction de ce « il y a », et l'on s'apercevrait que le monde des apparences est tout aussi valide, pour y puiser nos matières, nos substrats, que celui de la culture et de son propre spectacle.

Te(e)n Years After

Mais Chronos mangeait

Depuis peu, quelques nouveaux outils numériques apparaissent (je ne parle

évidemment pas de l'informatique omniprésente dans toute agence et école sur des bases de conception 2D qui n'ont eu comme utilité que l'accélération des processus de production et leur représentation... et comme tare cette même utilité).

Le numérique qui m'intéresse est celui qui ouvre des champs d'investigation propre à nous extraire de la programmation moderne (support de l'architecture du XXème et qui inféode ce même programme à la l'énonciation des fonctions).

Introduire comme paramètres l'intensité des flux, les liens, les climats, les proximités, la territorialité dans toute sa complexité, les devenirs sociaux comme un scénario à écrire et donc à construire... Ne sont-ils pas plus légitimes que le mythe fonctionnaliste qui,

Te(e)n Years After

quoi qu'on en dise, ne cesse de mourir et de renaître ?

La fonction est aujourd'hui ailleurs.

Car identifier par ces nouveaux outils ce qui caractérise un lieu, c'est déjà avancer un nouveau mode opératoire, inutile d'en faire plus.

Qu'il nous faille en effet aujourd'hui, sur chaque opération, statuer sur la validité des hypothèses au sein du gigantesque bric-à-brac de faits et d'artefacts qui s'amplifie quotidiennement n'est évidemment pas chose aisée.

Ni régression historique, ni projection moderne. Cette attitude s'affirme par ce à quoi elle ne veut pas appartenir et se profile ainsi en équilibre permanent, en principe réactif de pertinence et non de style.

Territorialiser l'architecture, ce n'est certes pas la draper des oripeaux d'une nouvelle tendance, par nature tout aussi décalée et

Te(e)n Years After

« séparée » que celles qui viennent d'être consommées.

Je me méfie aussi des bonnes consciences qui fleurissent sur le terrain de l'écologie. Il y a tant de monde pour porter le drapeau de la morale, ils sont légions, aussi nombreux que les criminels, et la préservation de la planète leur sert d'étendard. Je préfère les chemins complexes, multiples, forcément mauvais diront certains.

« L'herbe, ça ne produit ni fleur ni sermon sur la montagne, ni porte-avions mais en fin de compte c'est toujours l'herbe qui a le dernier mot. Elle comble les vides, pousse entre et parmi les autres choses. La fleur est belle, le chou utile, le pavot rend fou, mais l'herbe est débordement ».

C'est de cette herbe dont Miller parle que j'aimerais me constituer.

Et Chronos mangeait ses enfants

Te(e)n Years After

Territorialiser l'architecture, afin que le lieu retisse un lien social, culturel, et de fait

esthétique ¹, c'est l'enchâsser dans ce qu'elle s'apprêtait à détruire, c'est extraire des paysages (fussent-ils urbains ou non) la substance d'une construction, non seulement au regard des climats, des matières, des perceptions et des affects mais aussi des espèces corporelles qui l'habitent. Notre projet recyclage sur Sarcelles de l'immeuble 48 qui permettait d'amorcer des processus d'auto-construction, en capitalisant ce que l'on appelle abusivement le temps libre, en est la tentative.

Notre société ne peut plus reproduire exclusivement un modèle d'habitat issu des années 60, du temps du plein emploi dans un montage de pure consommation immédiate. Le concept de l'habitat social

Te(e)n Years After

n'est pas un produit statique mais fonction des climats sociaux et de leur évolution. Que nous soyons aujourd'hui à un carrefour où le temps

¹ Dans le sens que lui donne Michel Maffesoli : « L'histoire peut promouvoir une morale (une politique), l'espace quant à lui va favoriser une esthétique et sécréter une éthique ». *Du temps des tribus*, Ed. Méridien

n'est plus donné à priori en prêt bancaire sur 20 ans mais à construire, à capitaliser en temps réel, n'est pas sans remettre en cause le système de production.

Que chacun puisse accéder à l'édification de son « home », dans une structure familiale évolutive et incertaine, est incompatible avec l'idéal clé en main développé en France depuis l'après guerre dans le logement social. Induire une proportion d'inachèvement dans un bâtiment, c'est on s'en doute un peu contradictoire avec l'image que l'on projette sur notre fonction.

Territorialiser l'architecture, ce n'est pas non plus le doux et dangereux rêve de la cabane primitive dans la forêt-noire chère à Heidegger, rêve de pureté et de « Heimat » dont les dérives ne peuvent nous échapper.

Te(e)n Years After

Sur le cadavre des idéologies, rien ne pousse.

« Celui qui aime les plantes ne devrait pas être foncièrement mauvais » dit le simple

d'esprit ou le maoïste désabusé en quête de récits de substitution, mais « Là où ça sent la merde, ça sent l'être » nous répond Artaud¹.

Et c'est cette dimension humaine, terriblement humaine, avec laquelle il faut œuvrer. Une attitude schizophrène certainement, mais qui nous protège des pièges de la bonne conscience, du militantisme écolo comme des extrémistes destructeurs.

Comment vivre en suivant, non sans fascination, la trace du bulldozer dans la forêt amazonienne et militer pour sa préservation ? En restant sur le fil du rasoir.

Territorialiser l'architecture, ce n'est pas non plus se servir abusivement des

Te(e)n Years After

expériences du Land Art pour justifier d'une énième colonisation de ce qu'il nous reste à conquérir, l'en dehors de la ville. Substituer aux cultures agricoles des environnements dits « paysagers » ne serait-ce pas une douce et coupable ironie ?

¹ *Pour en finir avec le jugement de dieu*, A. Artaud, Ed. La mauvaise Graine

Les seuls jardins du monde contemporain que je connaisse sont les friches et les champs de maïs, les vignes au centre des bourgs de la côte chalonnaise -c'est là d'où je viens- les rizières en plein Tokyo et les micro jardins associatifs et maraîchers dans le Bronx à New York, un tissu mixte, métissé, né de la superposition de l'agriculture et de la ville, de la friche, du débordement et de l'ordre comme antidote à l'entropie urbaine.

Les expériences d'art végétal, de Néotu Vert, qui fleurissent ça et là en France, particulièrement dans les parcs de châteaux, en sont le versant petit marquis et le contre exemple.

Te(e)n Years After

La matière, un préalable à la forme

Les horizons du monde de la perception, de la corporalité n'ont que trop rarement été le support d'une production. L'univers de la perception s'est asservi au monde du visible,

comme une hégémonie de l'œil. La représentation codée de l'architecture ne pouvant en représenter que la superficie, elle en a simplement limité le réel.

Relier l'être à son écosystème ne peut faire l'économie de relier le corps au corps de l'architecture. Saisir un territoire sans l'asservir tient tout autant de la reconnaissance d'une pensée de la situation que de la pertinence du choix de la matière.

De cette double identité, métissée, issue des filières d'extraction/transformation et de leur localisme, de leur voisinage, l'on pourra alors se rendre compte que la ville est une

Te(e)n Years After

plante qui a besoin de terre, de ciel et de substances¹.

Que la pensée d'architecture, pensée de survol, pensée de l'objet en général se replace

¹ *L'eau et les rêves*, Gaston Bachelard, Ed. José Corti

dans un « il y a » préalable, dans le site et sur le sol du monde ¹ et l'on s'apercevrait que le toucher n'est pas sans affect, sans mémoire, sans corporalité : matière, chaude, froide, attractive, répulsive, moite, sèche, coupante, douce, d'usure et de mémoire..., comme antidote au corps séparé, au corps autonome.

Avec du vide, un dépouillement, de la nature, comme l'exacerbation d'une réciprocité, de ce qui était historiquement dedans (la ville) avec ce qui était en dehors (la nature), pour nous émanciper de ces décennies de gaspillage.

Dans un corps entrelacé, nouveaux, qui doute et suspecte ses propres référents, issus de notre surconsommation d'images.

Sur des liens fragiles entre les fragments éparses de notre fin de siècle et dans une attitude qui ne se veut ni messianique ni repliée, mais de guérilla et de désir entrelacés.

Et Chronos n'avait finalement plus rien à se mettre sous la dent, pas même un Caméléon

¹ *L'œil et l'esprit*, Merleau-Ponty

Intermède

Te(e)n Years After

Rumeurs - Belleville

Jusqu'à hier, rien ne prédisposait à un changement d'état, et l'arborescence des capteurs sur les parois n'avait enregistré, depuis 20 ans, sur les rouleaux des sismographes, que le cycle répétitif des saisons.

Un facteur avait dû évoluer, lequel ? Je ne sais... mais le processus de mutation était enclenché. Le métabolisme avait bougé, imperceptiblement d'accord, mais il avait bel et bien bougé.

Et pas de ce genre de mutation mécanique version Cyber-robot, accompagnée de grincement d'écrou et de froissement de tôle, non, une mutation ectoplasmique, neuronale.

Personne ne voulait y croire, la ville se refusait à y croire. Toutes sortes de contes pour enfants circulaient et se propageaient : lancement d'une campagne de pub pour les uns, manipulations politiques ou arnaque de foire pour les autres...

Ces rumeurs nous protégeaient tous de la réalité des faits, fixant ainsi les limites de l'acceptable, du tangible.

Que la ville devienne un organisme vivant, constitué de membranes réactives, de derme

*palpitant, et échappe ainsi au simple amoncellement
de matières inertes ne pouvait et ne devait pas être.*

*La rumeur nous en éloignait pour quelques temps
encore.*

Génétiques 1996-2001

Te(e)n Years After

MUTATIONS @morphes 1998

Je devais m'avouer vaincu. Quelque chose voulait que cela se fasse. Je n'étais qu'un instrument, moi aussi. Le monde n'était qu'un emboîtement infini d'instruments. Le répit n'avait duré que le temps du mirage qu'il était.

Les Racines du Mal, Maurice G. Dantec, Série Noire 1995

Depuis plusieurs années, nous cherchions l'instrument qui nous permette d'explorer l'acte minimum, entre le pas grand chose et le juste assez, où la transformation territoriale née de l'architecture s'imprégnerait des géographies préalables, où l'aménagement aurait pu s'infiltrer, s'enchâsser dans ce qu'il était sensé dominer

Te(e)n Years After

pour en exacerber des problématiques de mutation, d'identité. Nous cherchions un instrument qui nous permette d'induire, in situ, des stratégies d'hybridation, de mimesis, dans l'« ici et maintenant » de chaque situation. Face aux multiples manipulations morales et patrimoniales de l'histoire, la géographie, la cartographie (et non le calque comme nous le

rappellent Deleuze et Guattari ¹⁾ nous ont toujours semblé plus opérantes.

Mais opposer le site préexistant à son devenir, dans un face-à-face entre l'image du contexte à nu et celle (en photomontage) intégrant le projet architectural comme démonstration d'une économie de transformation, ne pouvait nous suffire.

Te(e)n Years After

Il nous manquait la préhension du processus dans la décomposition des hypothèses successives. Malgré l'élaboration de scénarios d'hybridation (le Fresnoy, Magasins Généraux, Maison dans les Arbres, Berlin, Sarcelles...), le médium nous faisait défaut. Les mutations n'apparaissaient non seulement jamais dans le mouvement qui les avait engendrées, mais plus encore les documents, in fine, pouvaient par

¹ « Tout autre est le rhizome, carte et non pas calque. Faire la carte, et pas le calque... Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui même, elle le construit ». *Mille Plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Ed. Minuit

leur isolement être réinterprétés comme des artefacts décontextualisés.

Les processus de déformation, issus du morphing, présentés par bandes séquences ou ailleurs sur bandes vidéo, relèvent de ce manque et ouvrent un champ de possibles. En deçà de la fascination pour l'outil technologique et de la métamorphose factice qu'il engendre, c'est sa fonction révélatrice et opératoire qui nous occupe.

Plus le mouvement morphé semble «déceptif», inerte dans sa transformation, plus le projet urbain ou architectural semble

Te(e)n Years After

se laisser dominer par la situation préalable. Plus le morphing se donne à lire dans son artifice, plus la projection semble cette fois-ci se déterritorialiser. À l'opposé d'un instrument de représentation, le morphing révèle ainsi le degré de décontextualisation des hypothèses et dans un va-et-vient permanent entre déduction et induction, à la relecture des étapes successives, vient valider ou infirmer la

pertinence des choix, dans une stratégie du «making with to do less » ¹.

Il ne s'agit plus d'opposer le projet à son contexte, comme deux hypothèses distinctes, mais de les lier par le processus de transformation même. Le projet n'est plus issu d'une projection abstraite mais d'une distorsion du réel. La page blanche ou l'écran vide ne peuvent être. Ce soft nécessite un corps, une matrice physique générique.

Te(e)n Years After

La peau ² de l'image photographique, cartographique, se mue, se métamorphose par aspiration, extrusion, subit des manipulations de l'ordre du pliage, de la scarification, du

¹ Faire avec pour en faire moins. *L'Ombre du Caméléon*, R, DSV & Sie. P, Ed. IFA-Karédas

² J « Ceux-ci déchirent le corps en dedans, et cherchent un trou pour sortir, elle jette ses mains sur le corps et ils vibrent sous ses doigts ; elle les pousse vers les articulations, vers les cavités du ventre et de la gorge, elle les y écrase, son poing creusant la peau, laquelle, éclaboussée de sang par-dessous, se refroidit. » *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, Pierre Guyotat, *L'imaginaire*, Gallimard, 1967.

boursofflement, du cisaillement... Et les pixels, fragments fractals du réel, se recomposent en une série de mutations génétiques. Le contexte n'est plus idéalisé, conceptualisé ou historicisé, mais substrat de sa propre transformation. C'est là une différence politique. L'instrument virtuel devient paradoxalement un principe de réalité.

Quelques mots d'explication :

Le morphing est à l'origine un soft qui permet de fusionner une image A à une image B par un

Te(e)n Years After

déplacement topologique de points remarquables. La technique du « Warp », variante de ce process, permet de produire cette altération sans pour autant connaître sa résultante B.

L'image A se voit ainsi manipulée, déformée, au contact d'un programme et d'un scénario, sans pour autant pouvoir échapper à sa propre matière, sa propre corporalité, en faisant résistance.

Et c'est de cet amorphisme dont il s'agit ici.

Mettre en scène les conditions d'une hybridation, d'une transformation qui soit

paradoxalement statique et qui, par la mobilité-immobile qu'elle engendre, révèle au mieux les problématiques d'identité préalable et de géographie, c'est produire un état critique à la fois sur les processus « d'aménagement du territoire » mais aussi sur l'usage et le détournement des technologies.

Ne rien faire, c'est poser question mais aussi poser problème. Agir sur la carte, au travers de ces *Mutations @morphes*, c'est vouloir agir en creux, sans les compétences

Te(e)n Years After

préformatées, et admises. Le modèle déjà là nous impose de déplacer notre compétence vers d'autres sphères (mécanismes sociaux, économie politique, enjeux territoriaux...)

Ce process ouvre ainsi des champs d'investigation propres à nous extraire du diktat de la projection moderne (support et alibi de l'architecture du XXème) qui a confondu le programme avec l'énonciation des fonctions.

Rendre équivoque l'objet architectural, et le contraindre à s'extraire du réel, c'est

questionner notre propre perception¹. Rien ne me semble plus pertinent qu'une architecture qui traverse ces ambiguïtés. Les structures binaires de la pensée dominante patrimoine/modernité, servilité/domination, ont heureusement implosé.

Les transformations du corps et de sa sexualité, à coup de silicone et de collagène, aux antipodes du Cyber-robot de Metropolis, en sont le préambule. La prothèse contemporaine est faite de chair et l'excroissance fonctionnelle en derme artificiel recomposé. Le corps n'est pas nié mais exacerbé, hypertrophié.

La technologie nous permet ainsi, au travers ces *Mutations @morphes*, d'engager des processus, d'écrire des scénarios qui réactivent la notion de « localisme », non pas pour resservir des plats refroidis, des modèles

¹ *L'hiver de l'Amour, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris*, Paysage n°2, R, DSV & Sie. P. Une installation sur les escaliers : Les moquettes ont été déposées, les hauteurs des marches faiblement modifiées, les moquettes reposées. Un travail sur la dissociation des sens, entre ce qui était perçu (les emmarchements) et ressenti (une topographie mouvante), mars 94.

muséifiés, mais un localisme palpitant, fait de contradictions et de respect, de membranes réactives dans une topologie élastique.

Identifier par ces nouveaux outils ce qui caractérise un lieu, c'est déjà avancer un nouveau mode opératoire. Inutile donc d'en faire beaucoup plus.

Te(e)n Years After

Réactive Skin 1999

L'ensemble des sphères productives (médicales, scientifiques, artistiques, évidemment sexuelles) se trouve aujourd'hui confronté à des problématiques de transformation, d'hybridation (de la silicone

aux muscles artificiels, du transformisme aux changements d'identité, des biotechnologies à l'eugénisme sous-jacent...) Les « intégrités » définies par la modernité ont implosé. Le corps est devenu un instrument programmable in vitro, une enveloppe reformatable à coup de collagène.

Fonctions et organes seraient donc devenus les attributs physiques d'un choix

Te(e)n Years After

individuel, non une adaptation évolutive face aux contraintes environnementales (un pied de nez à Darwin !).

Et pour reprendre un extrait des *Particules Élémentaires*¹: « l'humanité pourrait être ainsi la première espèce animale à organiser elle-même les conditions de sa propre mutation ».

Face à ces possibles qui alternent non sans ambiguïté S.F et réalité, conscience, ses limites et son dépassement, face à ces mutations biogénétiques, comment croire que

¹ Michel Houellebecq

l'architecture puisse être encore constituée de corps intègres, identifiables, comme des pépites de chocolat dans une glace Häagen-Dazs ?

Modélisée à partir d'une page blanche ou d'un écran vide, decontextualisée, déterritorialisée, avec un panel instrumental qui s'est finalement substitué au réel

Te(e)n Years After

(comme système interprétatif et projectif), l'architecture a hélas appris à survivre dans un isolement culturel. Rêve de domination «platonicienne» du plein sur le vide, de l'homme sur l'écosystème, de l'idée sur le préalable.

Mais qu'en est-il quand la génétique devient l'une des interrogations génériques et conflictuelles de notre devenir, qu'en est-il quand les outils eux-mêmes (soft et interface) s'éloignent chaque jour un peu plus des géométries descriptives et perspectivistes qui ont dominé la « représentation » de l'architecture depuis plusieurs siècles, qu'elle soit constructive ou fictive ?

Impossible de nous cacher encore plus longtemps derrière ces envolées humanistes,

fondées sur des soi-disant émancipations sociales ou progressistes qui ont fait les beaux jours de la modernité (et ce qui s'en est suivi).

Te(e)n Years After

Panofsky, au travers de la cabale entre Copernic et Kepler, nous avait pourtant prévenu : Les architectes sont au mieux conscients de l'influence des outils de mesure qu'ils utilisent, au pire ils en sont otages (n'en déplaie aux derniers anarcho-trotskyes drapés de leurs illusions prométhéennes).

Néanmoins...

...dans cet univers incertain, quid de cette révolution instrumentale si elle ne s'abandonne qu'à une pure virtuosité de l'objet.

Pour élaborer des stratégies basées sur des processus de mutation, il nous faut en effet déterminer en préalable une matrice, un corps qui puisse les absorber « dans sa chair », à l'image d'un organisme en devenir.

On ne tire pas sur une patiente malade pour la soigner, comme l'application

Te(e)n Years After

médicale d'une Tabula Rasa, on ne la maquille pas non plus avant de l'opérer.

Pour éviter la cicatrice, l'incision est légère.

Pour que la greffe prenne, les tissus seront compatibles (bien qu'artificiels).

Hypothèse 1 : Les softs de déformation peuvent être considérés autrement que comme des joujoux pour clips vidéo de Michael Jackson (Black and White) mais comme instrument d'hybridation.

Hypothèse 2 : La géographie peut être considérée autrement que comme un outil de représentation mais être, elle-même, le support de sa transformation et l'interface opératoire avec le réel.

1 + 2 = Hyperlocalisme

Ces manipulations greffées, à l'image des piercings sous-cutanés, fonctionnent néanmoins sur plusieurs registres : est-ce un process de dégénérescence, un kyste

Te(e)n Years After

topologique, un code de reconnaissance tribal, une exacerbation d'hyperlocalisme...

« Entre le désordre incontrôlé et l'ordre excessif d'Euclide, il y a désormais une nouvelle zone d'ordre fractal, issu de la situation et de l'analysis situ »
(D'après Mandelbrot)

Ces deux modèles d'intervention s'opposent radicalement : l'un consiste en la production de formes, raisonnées et admises, issues d'une conception platonicienne du monde et qui viendrait s'appliquer sur le territoire, le dominant afin de se prouver la prééminence de l'homme sur la situation. Et l'autre, l'autre exacerbe une réponse dans le prolongement de la complexité du site lui-même, se replie, en creux, afin de se laisser absorber, voir asservir par l'équilibre préexistant.

Le premier est une pure projection de l'esprit, à la portée des concepts et des technologies en usage, l'autre, mutant, nous invite à contrario à élaborer des stratégies à

Te(e)n Years After

la manière des astrophysiciens dont la principale méthode se résume en ces quelques mots : « A défaut d'avoir des idées, il vaudrait mieux prendre le temps d'observer ».

A ce titre, souvenons-nous du *flame* célèbre de Charles & Ray Eames, « Power of Ten », constitué d'un zoom continu du cosmos intergalactique jusqu'aux cellules du corps humain, en passant par un déjeuner sur l'herbe. Cette cartographie rompt avec les visualisations fragmentaires par échelles successives (entre astronaute, pilote d'avion, urbaniste, architecte, designer, jardinier, dermatologue, généticien moléculaire...)

Dans cette représentation du monde, le local n'est plus synonyme d'isolement mais relié naturellement au global. Les lieux et les milieux peuvent être réintroduits tel qu'ils sont,

comme particules élémentaires d'un principe de
réalité, dans un continuum, un

Te(e)n Years After

zoom qui associe et relie l'ensemble des perceptions physiques. Et c'est en cela que cet outil, issu de l'observation géographique en mouvement, s'oppose radicalement à ceux issus de la lecture historique (qui hiérarchise et momifie), ou à ceux qui feraient de la « projection abstraite et mentale » une quête conceptuelle, exclusivement déterminée et conditionnée par l'instrument qui les modélise.

Ce *flame* fusionne la réalité perceptible du monde à sa conception humaine. Le contexte n'est plus univoque, mais rhizomatique. Cette géographie en mouvement (que l'on peut aisément aujourd'hui introduire dans l'instrument productif de l'architecte) nous permet en effet de saisir et engager en temps réel, « Ici et Maintenant », des hypothèses sur la croûte terrestre sans en réduire la complexité. Ces géographies nous servent ainsi de matrice, d'organisme vivant, sur lesquels sont introduits nos processus d'hybridation.

Te(e)n Years After

Elles sont de fait un corps mutant, à l'image de l'un des derniers clips de Paul White pour Björk où l'enroulement zoomorphe d'une animation 3D sur un visage (qui n'est pas sans rappeler le film d'animation humanoïde Tron), associe et imbrique virtuel et réel, mais aussi peau, chair et numérique dans un enchâssement ambigu. C'est d'ailleurs cette dimension imparfaite qui nous relie aux technologies, non le fantasme d'une énonciation « progressiste » de plus.

Avoir une vision globale, macropolitique, ne nous intéresse pas, elle nous semble d'ailleurs opérer sur les mêmes modélisations que la modernité.

Etre asservi instrumentalement à un localisme, c'est pour nous l'occasion de développer une micropolitique, agissante et opératoire. C'est en cela que nous sommes vaccinés contre les virus magnifiquement macrocyniques d'une pensée de la macrostructure et son remake d'architecture

Te(e)n Years After

internationale (New York, Paris, Berlin, Shanghai, Singapour...), pour engager des processus, écrire des scénarios, qui réactivent la notion de localisme.

Intermède

Te(e)n Years After

Acqua Alta 2.0 2000

On peut en parler de la ville du sud, voire même y projeter toutes les fictions, y révéler tous les manques avec les sentiments attendus : culpabilité, cynisme, compassion, humanitarisme, interventionnisme, prosélytisme catho et j'en passe...

Nous préférons ici la donner à boire.

Absorber de l'eau polluée, c'est percevoir physiologiquement la dépendance du corps au corps social, aux matières premières, aux matières élémentaires.

Te(e)n Years After

« Et si elle est buvable pour un réfugié du Pakistan, pourquoi ne le serait-elle pas pour des congressistes pleins de bonnes intentions ? Par ces gorgées de Grand Canal, nous expérimentons in vivo les délices d'une aide humanitaire dont nous sommes généralement si fiers ». (D'après Patrick Sourd)

C'est donc un lieu d'échanges, mais d'échanges digestifs et aqueux, de substances intestinales, faites de dégoût et de suspicion vis à vis de la fiabilité des technologies.

« Là où ça sent la lagune, ça sent la merde et ça sent l'homme, la taxifolia et les hydrocarbures, entre moiteur salée de flagrances estivales et lichens spongieux logés dans le moindre interstice de briques suintantes d'humidité ». (D'après Artaud)

Que faire en effet de ce fatras de grands manifestes sur la ville si le regard ne se pose pas en préalable sur les substances qui la constitue : terre rouge à Dakar, bush à Soweto, glace à

Te(e)n Years After

Resolute, lagune à Venise... afin de l'intégrer comme mode opératoire, hyper localisé.

Ce que l'on consomme, avale et absorbe doit simplement correspondre aux règles minimums de santé publique, inutile donc de formater les villes sur les mêmes mécanismes hygiénistes, masqués habille ment par de fausses prétentions d'émancipations sociales et progressistes.

La constitution de la ville et son devenir se situent au creux de cette contradiction et c'est une attitude politique de le reconnaître comme préalable pour intervenir dans les pays en voie de développement.

A contrario d'une vision globale qui tente de passer la planète au PAIC Citron, nous nous laissons dominer par la nature physique et chimique d'une situation.

Ce projet lagunaire en est l'expression critique.

Jedi 2001-...

Te(e)n Years After

(Science) Fiction & mass culture crisis 2003

Immergés dans un temps arrêté, vibratoire¹, nous suivons la flèche du temps qui depuis les années 60 hésite sur le sens à donner à ses aiguilles, entre conservatisme

Te(e)n Years After

moral des baby-boomers et futurologie consumériste Gucci.

¹ Stanley Kubrick en a signé le big-bang, le temps zéro, en 67 - les dernières scènes de *l'Odyssée* simultanées au scénario d'*Orange Mécanique* - reflets contingents du même miroir - le dream time contigu au day after - la NASA et la CIA otages autistes, comme deux frères siamois copulants. A cause, ou grâce à lui, nous sommes immergés depuis cette œuvre double dans un temps arrêté sans passé ni futur, dans un temps instable, jouissant du « Jardin des délices » (Bosch), *between heaven and hell*.

D'une anticipation galiléenne, exploratoire de mondes inaccessibles que seule la science (*fiction*) du haut de sa certitude pouvait alimenter, la (*science*) fiction a quitté le champ du futur pour s'infiltrer dans les méandres de nos sociétés informationnelles. Les faux-pas du Bibendum, dans la poussière crasseuse et lunaire, un certain mois de juillet 69, ont mis fin à ses envolées entropiques.

La littérature des Stephenson, Gibson, Stirling et autres publiés dans les séries d'anticipation, s'inscrit en direct live et le miroir déformant que le genre tendait à créer entre l'espace de l'imaginaire et celui de notre quotidienneté s'est dilué dans l'univers des plausibles pour se confondre avec les *news*, avec le jeu social.

La (*science*) fiction s'est étonnamment déplacée, ni *forward* ni *reward*, mais *here and now*.

Te(e)n Years After

Les scénarios de dépliage qu'elle emprunte pour manipuler notre réel deviennent de véritables outils de transformation et paradoxalement des leviers stratégiques pour

rendre compte du flottement de nos sociétés post-informationnelles, du *shocked mass media culture*.

Mais son principal intérêt depuis cette immersion dans une matrice in vivo vient des inquiétudes qu'elle alimente.

Que la science (*fiction*) ne soit plus le lieu de la propagande positive et déterministe (mais qu'elle nourrisse les germes de notre propre monstruosité –de notre propre perte de contrôle entre indéterminisme, théorie du Chaos¹, et biogénétique– comme une force

Te(e)n Years After

pactisant avec les harpies et les créatures de la terre, avec le *Dark Side* faustien et le *Sturm and Drang*, contre les perruques rationalistes et l'œuvre de l'esprit hégélien) ouvre enfin sur

¹ Tout système évolue au cours du temps vers un désordre croissant correspondant à l'état d'équilibre final du système (deuxième principe de la thermodynamique). Les sciences physiques nées de la turbulence, de la vibration, du déséquilibre et de la probabilité se substituent, pour rendre compte de nos environnements, à la science de la linéarité, de la trajectoire, quantique et déterministe.

un monde où même les peurs deviennent fables, belles et charnelles¹. Il nous faut négocier avec le pli de l'instant, invagination de la pensée du futur, et vivre un présent comme courbure asymptotique du temps : entre *Back to the Futur* et *Tomorrow Now* ², entre le *dream time* et le *day after*.

Dans ces conditions paradoxales où la notion et la perception du temps se sont écrasées à la surface de l'immédiateté, comment croire que l'architecture ne puisse se constituer qu'au travers d'avatars

Te(e)n Years After

fossilisés, de cadavres exquis aveuglés de valeurs naïves et progressistes, d'opportunisme citationnel comme maquillage du *global entertainment* ?

¹ Un pour cent des trois mille ours polaires du Svalbard sont hermaphrodites –avec un vagin et un pénis. Les conditions de survie du Grand Nord, entre rejets nucléaires soviétiques véhiculés par l'*Arctic Stream* et les effluences carboniques du *Gulf Stream* nous permettent d'observer la première mutation naturelle.

² *Tomorrow Now*, Bruce Sterling, Random House

Pour réinvestir les scénarios et substances qui conditionnent l'architecture et révéler les contradictions et fantasmes qui alimentent nos sociétés, il nous faut au contraire puiser dans cette temporalité vibratoire, inquiétante et voluptueuse¹. L'architecture n'a pas à se penser ni à se produire dans un temps différé comme porte-drapeau d'une morale, d'un futur meilleur. Elle ne peut se négocier que sur l'instant, contingente d'une situation, soluble dans un « étant donné ».

Critique et territorialisée, cette attitude est aux antipodes des envolées macrocyniques (le marché crée la forme) et de son remake d'architecture internationale² pour engager à contrario des processus qui réactivent la notion

¹ "Yet the landscape of terror is also, as in Bosch, voluptuous and nearly infinite in irony. Reminding us that hell is full of laughter, we could call this cataclysm where everything bad is foretold in dark humour ", *A black utopia*, Mike Davis, The New Press

² On peut suspecter le « Be global and fuck local » de n'être qu'un passeport d'intégration à la *World Company* pour les pays qui se payent un Koolhaas ou un Nouvel. Pourquoi pas! La vulgarité vient plutôt de leur duplicité, quand à Lagos, chez Prada ou dans un certain pavillon flottant, ils nous donnent des leçons de conscience politique.

de « localisme » palpitant ¹, complexe ² et inachevée³.

¹ Poussière et pollution à Bangkok, moustiques et virus du Nil à Trinidad, « poils dans le Snake », « chaleur bovine » à Evolène, bush cramé par le soleil à Soweto... sont des matières humaines et territoriales qui conditionnent un état des lieux. En dépit de ce que pensait Platon dans son *Parménide* où il ne cachait pas sa répulsion pour les éléments indignes à ses yeux, le poil et la crasse, ces matières ne deviennent pas moins constitutives des économies urbaines, substrats de leur transformation, fussent-elles issues de la faillite de leur planification.

² La complexité vient de la dimension d'entropie d'un système entre chaos et hasard. Un autre aspect est sa situation, en bordure de deux états différents, voire contradictoires. La complexité ne se nourrit pas d'autonomie, mais de réactivité, et ne peut que porter attention à ce qui est autour. C'est en cela que le trouble de l'identité, la furtivité, l'hybridation deviennent des modes opératoires et rendent compte de notre propre indécision « à choisir entre... », « pour faire avec... ».

³ Voir à ce titre comment Jules Verne achève *Les aventures de Gordon Pym* d'Edgar Allan Poe. La dernière phase énigmatique, en suspens, de Poe : « Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une silhouette voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de la silhouette était de la blancheur parfaite de la neige... » laisse le lecteur perplexe et frustré, à la recherche d'une animalité ou d'un phénomène suspect. Jules Verne, lui, un demi-siècle plus tard, dans *Le Sphinx des Glaces*, en tâcheron positiviste, s'acharnera à en écrire la suite afin d'en éviscérer toute substance non identifiable:

Te(e)n Years After

Nos outils de codification et de transformation des territoires agissent non à travers une projection idéale, mais sur un état des lieux, un biotope mutant et tangible issu de la faillite généralisée des pensées

Te(e)n Years After

urbaines ¹ et de leur imposture. De cette ambiguïté surgissent nos scénarios, fragiles et uniques.

« C'étaient des faits physiques...ce massif (*la silhouette voilée*)...un aimant colossal...aux effets...naturels ». Le récit de Poe était publié sous la forme d'un feuilleton comme le reportage authentique d'une expédition au Pôle Sud qui n'a jamais eu lieu. Il tissait une fiction trouble, source d'interrogation, et mettait en scène sa propre disparition. Qu'il soit ressuscité par Jules Verne pour en orchestrer l'achèvement est révélateur de l'antagonisme de leur attitude : le premier scénarise et ouvre le récit dans sa non finitude, le second planifie et l'enferme avec les mêmes modes opératoires que les urbanistes, entre alibi fouriériste, escroquerie colbertiste, et prévisionisme de « ceux qui savent ».

¹ À l'inverse, il nous faut gérer des contradictions comme celle de l'île de Tuvalu, dans le Pacifique Sud. Cette île, du fait de sa faible altimétrie et de la montée des océans

Les rhizomes pliés de Guattari-Deleuze étaient un point de fusion et d'arborescence pour atteindre un énième plateau¹, une *terra*

Te(e)n Years After

incognita, pour sortir de l'emprise de ceux qui déclaraient avoir autorité, linéaire, pédagogique et discursive. Cela nous a permis d'échapper aux rêves prométhéens, aux apôtres millénaristes, aux moralistes cyniques, pour

(phénomènes climatiques) a planifié son « évacuation » comme une donnée objective. L'urbanisme dans ce cas précis est programmé pour fluidifier l'exode, il intègre la fuite, l'abandon comme une *data*. Un paradoxe...

¹ « Voilà ce que les habitants d'Anarchia avaient en commun. Non seulement l'île elle-même mais la connaissance personnelle de son secret : ils se tenaient sur un rocher que les fondateurs avaient fait surgir de l'océan par cristallisation, qui était constamment en train de se redissoudre et ne perdurait qu'au travers d'un processus de réparation permanent. La généreuse nature n'avait rien à voir là dedans. C'était l'effort conscient des humains et leur coopération qui avaient édifié Anarchia (...) sa stabilité pouvait être perturbée de mille manières... cette complexe machinerie était comprise par tous... elle avait ainsi un avantage indéniable sur toutes les mythologies artificielles de l'idée de nation. Elle était conforme à la vérité. » *L'Énigme de l'Univers*, Greg Egan, Ed. Robert Laffont

marcher gaiement sur les poubelles -ô combien nombreuses et multiples- du siècle écoulé, débarrassés du fatras des mythologies progressistes dans la volupté d'un cataclysme quotidien.

L'architecture (*science*) " fictionnelle " ¹ n'est pas un remake culturel, genre *Altered states*² pour quelques *happy few*, elle n'a rien à faire d'une idéalisation nostalgique du monde dans une bulle de savon muséale, ni

Te(e)n Years After

d'une utopie *new age* et de ses présupposés gentiment moraux.

¹ La fiction s'oppose à l'utopie en ce qu'elle ne cherche pas à avoir raison. Pourquoi chercherions-nous à avoir raison ? Ils sont si nombreux ceux qui portent le drapeau de la morale, ils sont légion, aussi dangereux et communs que sont les criminels.

² Film de Ken Russell, *Au-delà du réel*, où la recherche chimique et hallucinogène finit dans une apothéose polychrome et simiesque.

Elle est un lieu d'affrontement dans la reconnaissance de nouveaux principes de réalités et s'investit en permanence dans des procédures de re-programmation, de re-scénarisation¹ du réel, ici et maintenant.

Par nécessité, elle se confronte à l'émergence, à sa *Gestalt*, et ne peut se négocier que dans le spectre du visible. C'est là sa condition politique et opérationnelle.

Elle génère des processus de transformation qui prennent le risque de positions et mutations critiques², sur le fil du rasoir.

Te(e)n Years After

¹ “ What’s the scenario ? A constantly mutating sequence of possibilities. Add a morsel of a difference and the result slip out of control, shift the location for action and everything is different. There is a fundamental gap between societies that base their development on scenarios and those that base their development on planning ”, Liam Gillick, “ Should the future help the past ”, *Five or six Prevision*, Lukas & Sternberg

² Voir *Acqua Alta* 1.0 et 2.0 de R&Sie... entre pollution lagunaire, suspicion technologique et mutation hybride... dans les deux cas il s’agissait d’une critique des mécanismes relationnels.

On ne peut tirer de plaisir à annoncer l'« infocalypse », on peut juste en récolter les fruits, souvent étranges. Nos projets en sont quelques paradigmes...

Polémiques

Te(e)n Years After

Vous avez dit patrimoine 1999

En 1996, la direction de l'Architecture revient dans le giron du ministère de la culture, après 15 ans de loyaux services au sein du ministère de l'équipement. En 1998, elle s'adjoint le patrimoine et accouche d'un institut à la mesure de sa démesure : une « cité de l'Architecture et du Patrimoine », avec un budget de fonctionnement d'environ 100 MF par an !

Ce qui peut paraître anodin, une simple permutation de service, en raconte finalement beaucoup plus long sur l'état de l'architecture française que les nombreuses

Te(e)n Years After

déclarations emphatiques des milieux autorisés à penser.

Un homme incarne ce billard à trois bandes : François Barré. Premièrement, on extrait de l'architecture la substance politique et territoriale pour en limiter la portée à de simples joutes culturelles, deuxièmement on la gave d'une nouvelle orientation qui relierait passé et modernité, patrimoine et création, servilité et domination.

Opposition binaire dont abusent les serviteurs de l'état, dont on connaît pertinemment l'escroquerie intellectuelle.

Troisièmement et dernière bande, on réalise un machin pléthorique de communication-spectacle chargé d'assouvir le besoin de reconnaissance de l'architecte et de sa direction de tutelle.

La troisième bande fut fatale. La précipitation des architectes à en être, n'a d'égal que leur perte face aux enjeux de nos sociétés.

Te(e)n Years After

Entre les fausses pétitions dénonçant le machin, pour mieux s'y placer, les auto-proclamations de guide spirituel, et les

manipulations d'enfants de chœur, François Barré, lui, œuvrait.

Asservir une profession avec quelques breloques en poche (rosette et poignées de main...) nous ramène à la grande époque, celle pompeuse et officielle où les « professionnels de la profession » péroraient. Les grands commis de l'état ont besoin de thèmes récurrents, qui permettent de discourir, de « colloquer » et de plier le réel à des projections simplistes et savantes.

C'est entre autre ce qui explique l'échec patent de nos villes. Car en France, et cela peut surprendre, on pense la ville, on la pense même tellement qu'on la plante. On la pense comme un systématisme, avec des schématismes colbertistes incompatibles avec des notions de complexité, de rhizomes, de processus. Ce n'est pas tant l'urbanisme des années 60 et la mauvaise qualité des

Te(e)n Years After

architectures qui est à remettre en cause que notre incapacité à faire évoluer ces modèles que l'on a toujours considérés comme achevés. La

mutation, le recyclage, le sampling, l'hybridation sont des attitudes perceptibles dans l'ensemble des sphères productives de la société. La prothèse contemporaine est faite de chair ou de derme artificiel recomposé. Le corps n'y est pas nié mais exacerbé, hypertrophié.

Mais là où celles-ci agissent et produisent par mutations successives, l'architecture contemporaine, elle, alterne périodes moralistes de « réhabilitation » et cycles progressistes de destruction, comme le miroir déformant de deux attitudes finalement semblables, et qui consistent à s'exclure du réel.

Momifier, muséifier les centre urbains c'est accélérer les fragmentations, les dislocations : des attitudes qui isolent plus qu'elles ne rassemblent. Comment cette génération des barricades, aujourd'hui au

Te(e)n Years After

pouvoir, peut-elle se renier en énonçant et en favorisant des mécanismes de la séparation, de la nécrose ?

La distorsion de la société est devenue tout autant géographique que social. Les conducteurs de bus, eux, le savent.

Contrairement au patrimoine, qui hiérarchise, classe et fige, la géographie, elle, n'est ni morale, ni sentimentale, elle est simplement déjà là, et c'est sur ce corps vivant et complexe qu'il nous faudrait opérer.

Les technologies au service de ces mutations sont connues, elles permettent d'élaborer des scénarios, des processus qui réactivent la notion de localisme et qui capitalisent les lieux, les milieux comme atome d'un discours productif. C'est un euphémisme de dire qu'elles ne sont pas mises en œuvre dans la production et dans l'enseignement architectural en France.

Te(e)n Years After

On appelle cela, je crois, l'exception culturelle.

PS : Laissons le patrimoine au secrétariat d'état au tourisme afin qu'il en assume pleinement la dimension économique.

Te(e)n Years After

Escroquerie nationaliste ou revival new age ?

Le Pavillon Suisse¹, Biennale de Venise 2002

Face à la difficulté grandissante de produire des fictions, des singularités, et de les confronter à des processus de réalité, il paraît plus confortable, et c'est bien là le mot : confortable, de s'éprendre du vide, de

Te(e)n Years After

revendiquer l'absence pour y reproduire un new age isolationniste, comme la sympathique illustration d'une climatologie Suisse, éviscérée des paradoxes et ambiguïtés qui agitent le monde.

¹ Rappel des faits : P. Rahm, critique d'architecture (Architecture d'Aujourd'hui, Art Press, le Temps...) est invité comme architecte cette année pour occuper le pavillon Suisse lors de la Biennale de Venise. Il y réalise un univers vide, suréclairé (10.000 lux), dépressurisé (ingénierie d'aéroport) afin d'y reproduire un climat d'altitude. La raréfaction de l'air ainsi que la modification de la pression produisent l'effet d'un caisson d'isolation (entre autre utilisé pour générer une augmentation d'E.P.O chez les sportifs).

Bunkerisés et oxygénisés dans leur grotte platonicienne, Philipe Rahm et ses amis, contemplent de loin, la puanteur des hommes, le crash W.T.C. et l'échec des pensées sur la ville.

Des abris anti-atomiques, nous en avons une image froide et lugubre, les voici lumineux, parfois sonorisés (easy-listening oblige) et aériens. C'est peut-être là, contradictoirement, parce qu'inavouée, la seule dimension visionnaire, pré-cataclysmique de ce pavillon.

Sélectionnée par un groupe de curateurs de la scène arti, cette chambre d'isolation, nombriliste et moderne (dans sa dimension exclusive et son rêve passéiste de pureté),

Te(e)n Years After

introduirait l'utopie comme mode opératoire ?

N'est-ce pas profondément naïf ?

De cette utopie des années 60, de l'aventure spatiale et du futur meilleur, que reste t-il

d'autre qu'un sentiment vintage (back to the futur).

Réaliser une utopie est idéologiquement dangereux et esthétiquement (éthiquement) nul¹. Elles sont nées dans le berceau de l'illusion, de la propagande et paradoxalement elles ont permis de justifier

Te(e)n Years After

que nos sociétés n'évoluent que sur des critères technostрукturels.

Quand Klein et Parent émettent l'idée d'une architecture immatérielle, ce n'est pas tant son immatérialité qui fait acte que la dilution du statut d'auteur, devenu ici bicéphale.

¹ Rappelons nous la « Pills Architecture » d'Hollein, charnière entre la période radicale d'avant 74, et celle postérieure à 74, année de démission collective d'Archigram, Archizoom, Superstudio, décrétant simultanément leur propre fin et par la même la fin de tout engagement. Cette pills architecture, justifiant de l'absorption chimique comme seul moyen permettant d'échapper au réel, fut la porte ouverte, grande ouverte, aux années régressives et nostalgique du post modernisme (dans sa version architecturale, évidemment...).

L'architecture immatérielle est pensée comme un prétexte, non comme une finalité. La reconstitution à Bilbao de quelques flammèches « monument funéraire » nous laisse entrevoir l'erreur manifeste.

L'idée était politique, sa réalisation, elle, est imbécile.

Il est symptomatique que ces mêmes opérateurs culturels¹ face à la peur de cette « émergence », à sa Gestalt, à sa forme tangible, préfèrent favoriser l'absence et le vide. Cela leur garanti un sauf-conduit pour profiter et alimenter le flux libéral (voir pour cela le renouveau de l'architecture internationale) et en incarner l'antidote (le vide, le pas grand chose²).

¹ L'implication expérimentale d'autres opérateurs comme le Consortium à Dijon, le Frac Languedoc-Roussillon par son ex directeur, le Frac Centre sont évidemment de toute autre nature...

² La scène arti transfert son déficit d'utopies (Mamco, Christian Bernard pour P. Rahm...), son déficit social (Guy Tortosa pour Stalker) dans le champ de l'architecture en s'appuyant sur des groupes sympathiquement otages dont les seuls attributs sont d'être à la fois idéologiquement naïfs et de ne jamais se confronter à des principes d'émergences (fussent ils fictionnels).

Mais l'architecture radicale est aux antipodes de ces deux systèmes, profondément siamois dans leur décontextualisation et leur profonde lâcheté.

Elle génère des processus de transformation qui prennent le risque de positions et mutations critiques¹. Le new age bunkerisé² est un art pompier, au métalangage scientifique.

Te(e)n Years After

Nous irons tous dans le Sanatorium des Alpes gambader avec Philippe Rahm pour oublier, pour s'oublier... Avec Mobby en boucle.

¹ Souvenons nous (Biennale 2000) du caisson de transport de Didier Faustino, posant question sur les flux humains, ou des propositions Acqua Alta 1.0 et 2.0 de R&Sie... entre pollution lagunaire, suspicion technologique et mutation hybride...dans les deux cas il s'agissait d'une critique des mécanismes relationnels, sur le sol tangible de la réalité politique, non d'une immersion technonostalgique.

² D'autant plus quand il se conçoit sous influence, en oubliant volontairement de citer les travaux (plus pertinents d'ailleurs) des artistes Berdagauer et Pejus (voir leur catalogue chez HYX édition).

Te(e)n Years After

Visite guidée

*Exposition Jean Nouvel à Beaubourg (curateur
Chantal Beret !) 2002*

Brutus

...ne craignez rien ! ...L'ambition a payé sa dette...

Brutus n'aimait pas moins que vous César....

...Préféreriez vous César vivant, qui vous fera tous mourir esclaves, à César mort qui vous fait tous vivre libres ?...

...Quel homme assez lâche ... l'eût frappé, si ce n'est pour la justice ?

Acte III Scène I/II/III, Jules Cesar, W. Shakespeare

Bienvenue au panthéon de l'autoglorification,
version Photo Service des

Te(e)n Years After

sous-sols de la pensée (niveau -4 du Forum des Halles)... mais non,

mais non, nous sommes au cinquième étage du starship « business class » de J.N.

Mais commençons par le commencement et prenons goulûment ce qui nous est donné à consommer, à s'en faire crever la panse d'indigestion : d'un côté le Georges et le chuintement de ses bulles Veuve Clicquot et de

l'autre Méphisto Studio Harcourt, en clair-obscur obscène.

« C'est qui maman, le monsieur qu'est tout nu de la tête » -Le dernier partenaire anti-capillaire de Beaubourg, un politique italien égaré dans les stairways de la raffinerie - (ndlr)

« Un architecte » nous dit la mère, reconnaissant par la même une figure emblématique de la presse féminine.

« Eh ben ? Il a pété les plombs, l'monsieur, hein dit maman ».

Te(e)n Years After

Qu'elle fut difficile à prendre cette photo de toi, cher J.N. Il fallait le saisir, cet instant fugace et magique, cet instant ô combien sophistiqué où tu rayannes d'orgueil inassouvi dans la solitude carnassière de l'être blessé. Un truc vraiment pas facile à faire !

Je n'ose te voir dans ton peignoir J.N. (noir) de chez Versace, répéter jour après jour cette mimique Star Academy devant ta glace, dans ton loft-city-blanc-piscine-intégrée. Je me doute

qu'il s'agit là d'une mise en bouche, d'un apéro peu ragoûtant qui frise l'autodérision.

Mais permets moi de te dire qu'elle nous fait très, très étrangement saliver la photo de J.N.

Le meilleur est à venir...

Te(e)n Years After

Flash-back et Fiction

Le duo Séguela - Nouvel

Leur arrivée sur le marché de l'emploi est liée à l'entrée en scène de la gauche-produit-culturel.

L'un s'était outillé d'une lime à dentition présidentielle (il fallait rogner les signes par trop évident du prédateur), l'autre, J.N, allait inventer le créatif réactif (non sans se draper des ambiguïtés du Pape Pop de Las Vegas).

Face aux verrouillages multiples des vieux modernes engoncés dans leurs costards

pompidoliens et des quelques jeunes cons stalinos qui confondaient l'engagement avec une A.G. post Nanterre, ces deux là allaient faire merveille.

Le créatif était né ! Mix de slogans pubeux, emballés comme projet politique, de recyclages permanents et récurrents d'artefacts du monde de l'art, avec deux trois citations de Baudrillard (l'alibi du simulacre,

Te(e)n Years After

bien malgré lui d'ailleurs) pour une agit prop en 4 par 3.

La post modernité en était l'écrin. S'y référer, c'était s'autoriser le remoulinage des références, s'en réclamer permettait de puiser dans la poubelle du XXème sans avoir à en révéler les préalables, les attitudes. Le monde était devenu une marchandise, la culture un simple instrument commercial et l'auteur son parangon.

Ils allaient anoblir ce que l'académisme Beaux Arts n'avait pas réussi à légitimer : la répétition savante des formes déjà consommées

comme process de création et renvoyer toute pensée contextuelle à un simple opportunisme citationnel.

Une première maison à la mode Parent, une salle de concert à Bobigny comme un acarien d'Archigram, une autoroute bleutée version Yves Klein, un Cartier pour Dan Graham, un palais de justice Kunsthall de Mies, un roche(r) de Burgos, une tour-bite Foster et j'en passe...

Epilogue

Te(e)n Years After

Bogotá, Colombie 21-26 mai 2001

La violence est là.

C'est même la condition première du ciment social et urbain : le *modus vivendi* de la vie quotidienne.

La violence, ici, ça s'apprivoise par nécessité.

La ville n'a pas été conçue par elle ni contre elle, elle ne l'a ni engendré, ni contrainte, elle l'alimente.

Eviter de prendre un taxi, ils sont depuis cette année la cible des « Maps », gangs tueurs d'informateurs présumés. Eviter de la parcourir à pied, à moins que vous ne vouliez servir de cible aux nombreux

Te(e)n Years After

kidnappings et personnifier physiquement l'impôt révolutionnaire des FAR, des paysans fachos, des dingues de toutes sortes, du cartel de Medellin, de je ne sais quoi encore...

La ville se traverse à horaire planifié, tel ce quartier bruyant et surpeuplé la journée devenant au crépuscule un scénario de Carpenter.

Cet univers réactive nos peurs d'enfant, comme le souvenir d'un soir d'été où il a fallu aller seul, une bougie à la main, affronter au fond du jardin les fantômes et les griffons surgis de nul part.

Mais au delà de cette perception qui attise notre paranoïa, la violence transforme non seulement la vision de la ville mais son usage. Les mécanismes de sécurisations détournent l'urbanisme moderne de sa fonction première.

Te(e)n Years After

L'autoroute entre l'aéroport et le centre-ville, devient les week-ends LA place publique de la ville, ou il fait bon picniquer sur le bitume et draguer, appuyé sur la glissière galvanisée. Pas de sniper ni kidnapping. L'infrastructure, facile à contrôler, change de statut.

La Carreras (artère parallèle à la Cordillère des Andes) dont on permute le sens de circulation à mi journée pour favoriser la migration quotidienne des quartiers riches vers les zones tertiaires, aller et retour. Orientation sud-nord le matin, nord-sud le soir.

A Bogotá, en effet, mieux vaut rouler, dixit la « sécurité » routière. Naviguer à vue et méfiez vous des feux rouges.

L'urbanisme vertical légitimé par la protection qu'il procure à ces habitants. Entre un jardin ouvert au vent et le 40ème étage d'une tour, où l'entrée se confond avec

Te(e)n Years After

le portillon magnétique d'un hall d'aéroport, le AK47 en bandoulière : pas d'hésitation.

Un pass est de mise pour pénétrer dans cette *safe architecture*, à l'image d'une de ces monades urbaines de Silverberg, ou l'espace public intériorisé, se superpose à l'espace domestique.

Ces nouvelles cités « radieuses », énième variation du phalanstère, version Terminator, assument un rôle d'interface entre l'individu et la collectivité, ne laissant au niveau urbain, au raz du bitume, qu'une fonction de flux.

« Il jette un coup d'œil derrière lui. Un colossal pilier de trois kilomètres de haut. Une masse vacillante trouant l'air.... Il commence à compter les étages, mais la tête lui tourne... toutes ces fenêtres...

Au loin, trois monades urbaines scintillent d'un éclat nacré ; il se demande laquelle est la 116 ».

Les monades urbaines, Robert Silverbeg, Ed. Robert Laffont

Te(e)n Years After

L'accès à ces monades est contrôlé, filtré. Au rez-de-chaussée, elles sont enrubannées de *barbed wire* anglais, coupant comme des lames de rasoirs. La sécurisation est codifiée, elle détermine une esthétique, une psychosensorialité des espaces. La ville transpire sa dangerosité, et les signes ne sont pas des métaphores.

A Bogotá, la violence secrète une énergie, une esthétique qui cannibalise la ville. Il faut pour circuler s'adapter, se confondre, se fondre, devenir furtif, comme ces nouveaux taxis banalisés, dans lesquels il convient de monter à l'avant, pour simuler temporairement un lien de parenté. L'idéal serait même, dès la descente d'avion, de se relooker local. *Think globally, Act locally* annonçait J.Walter Thompson en 1975, cela paraît ici une évidence.

Dans ce paysage de 6 millions d'habitants, où
l'oxygène se raréfie (3000 mètres au dessus du
niveau de la mer), on doit tailler

Te(e)n Years After

au coupe-coupe son propre cheminement
sauvage et incertain : la vie ne dépend que de
la vitesse de réaction et d'improvisation.

Nombreux sont ceux qui tentent ou feignent
d'ignorer ce que la ville est devenue, protégés
derrière leur blindage, ils se cachent, d'autres
au contraire paranoïent et s'excitent de cette
violence (tant qu'ils ne l'ont pas rencontrée).

Peu par contre l'exploite comme un substrat,
comme un état des choses avec lequel il nous
faut composer.

Il est trop tard pour désigner les coupables de
cet environnement, ni pour tenter de
comprendre pourquoi ou comment cela est
arrivé.

La substance de la ville est liée à ce flux de
violence, aux modes de déplacement qu'elle
engendre, aux transformations qu'elle opère.

La ville est ici un organisme réactif qui se réadapte comme un corps mutant à chaque

Te(e)n Years After

impact. De lieu de représentation nul besoin. Si ce n'est le *highway*, le dimanche matin.

On y va comme à la plage.